

se détourner en élevant les mains en signe de respect; si le chemin est trop étroit pour que tous deux ne puissent passer sans se toucher, le Rodi doit revenir sur ses pas. Quoique la condition des Rodis soit bien misérable sous les rapports sociaux, il paraît que le régime qu'ils suivent est favorable à leur développement et à leur santé; c'est une race robuste et belle; leurs femmes ont ordinairement une figure remarquable. Elles font le métier de diseuses de bonne aventure: pour attirer l'attention, elles font tourner très-adroitement sur un de leurs doigts une plaque de cuivre, en l'élevant au-dessus de leur tête.

Le vêtement des Chingulais consiste en un morceau de toile attaché autour de la ceinture et qui descend jusqu'aux pieds; ils arrangent autour de leur tête un mouchoir en forme de turban. Dans les jours de cérémonie, ils ont une veste courte, et si le privilège de leur caste le leur permet, ils se parent d'un bonnet et de chaînes d'or. Les femmes vont tête nue, et s'entourent la taille d'une pièce d'étoffe qu'elles rejettent sur l'épaule gauche; elles ont, comme les hommes, une veste et des boucles d'oreille aux jours de fête. Celles-là seules qui ont reçu des présens du roi peuvent se parer d'ornemens d'or, la propriété de ce métal appartenant exclusivement au roi. Le luxe consiste à entasser vêtements sur vé-

temens. Un homme riche et d'un rang élevé, porte sept à huit aunes de mousseline brodée, ou de riche étoffe autour des hanches, avec une veste bourrée de manière à augmenter considérablement les dimensions de ses épaules.

La dimension et la forme extérieure des maisons sont réglées d'après la différence des rangs. Cette coutume qui démontre l'état de barbarie de la société civile, est plus en vigueur chez les Candiens que chez les autres Chingulais, habitués à vivre avec les Européens. Il n'est pas permis aux Candiens de blanchir leurs maisons, ni de les couvrir de tuiles, cette dernière prérogative est celle du roi.

Les cabanes des Chingulais sont construites en pièces de bois minces ou en claies de bambou enduites d'argile; les différentes parties de cette charpente grêle ne sont unies entre elles que par des liens de fibres de coco, ou par des brins de cannes; le toit est couvert de paille de riz, ou de feuilles de cocotier. De petits bancs en terre sont adossés au mur tout autour de la maison; de même que les planchers, on les frotte de bouze de vache, afin d'en écarter la vermine, d'en tenir la surface polie, et de faire écouler l'eau de la pluie.

Les meubles ne consistent guère qu'en ustensiles de cuisine; ce sont des pots de terre pour



cuire le riz, un ou deux bassins de cuivre pour le servir, un pilon et un mortier de bois pour le moudre, une pierre plate pour piler le poivre et autres assaisonnemens de ce genre; une râpe pour les cocos. Les maisons des villages sont éparses au milieu d'une forêt; chacun place sa cabane au centre d'un bouquet de cocotiers sur l'emplacement le plus convenable qu'il peut trouver. Dans les cantons montagneux, où les Chingulais sont continuellement exposés aux attaques des bêtes féroces ou aux inondations, ils placent leurs cabanes sur un rocher ou sur un arbre élevé. D'autres plantent en terre des poteaux sur lesquels ils posent une sorte de claie, c'est là qu'ils dorment.

Les Chingulais conservent dans toutes leurs actions une gravité imperturbable, ils sont très-silencieux et très-cérémonieux; leur salut consiste à se couvrir le front avec la paume de chaque main, puis ils font une profonde inclination. Quand un Chingulais rencontre un homme d'une classe supérieure, il se prosterne pour ainsi dire à ses pieds, et il en répète le nom et les qualités de cinquante manières différentes; l'autre passe de l'air le plus solennel, et daigne à peine rendre le salut par un léger mouvement de tête.

Les femmes sont traitées avec beaucoup d'égards; leurs maris les regardent comme des compagnes.

Les Chingulais ne connaissent pas la jalousie. Tous les voyageurs leur reprochent une extrême facilité de mœurs; une femme n'est réputée condamnable, pour avoir violé les droits de la chasteté, que lorsqu'elle s'est livrée à quelqu'un d'une caste inférieure à la sienne.

Les parens, afin d'établir leurs enfans d'une manière convenable à leur rang, les unissent pendant qu'ils sont encore en bas âge, et fréquemment le mariage est rompu qu'à peine il est consommé. Souvent ceux qui veulent se marier habitent préalablement ensemble, afin d'éprouver mutuellement leur caractère. S'ils trouvent qu'ils ne se conviennent pas, ils se quittent sans cérémonie; il n'en résulte aucune défaveur ni pour l'un ni pour l'autre.

Lorsqu'un mariage est décidé, le futur envoie en présent à la femme qu'il doit épouser une pièce de toile de coton d'une vingtaine de pieds de longueur, et une seconde qui doit se placer sur le lit. Le soir il arrive avec tous ses parens. Chacun apporte ce qu'il peut fournir pour le festin. Les deux époux mangent en présence de l'assemblée d'un certain mets pour prouver qu'ils sont de la même caste; on les attache ensuite l'un à l'autre par les pouces, puis le plus proche parent ou le prêtre les détache, ce qui termine la cérémonie. Cette manière de se marier ne lie



que faiblement les époux ; lorsqu'on veut rendre le mariage aussi indissoluble que le permettent les mœurs des Chingulais , on enveloppe ensemble les deux mariés avec une longue pièce d'étoffe , qui leur fait plusieurs fois le tour du corps , et le prêtre qui préside toujours à cette cérémonie , tandis qu'il assiste rarement à l'autre , répand de l'eau sur eux. Quel que soit le cérémonial qu'ils aient adopté , les deux époux passent toujours la première nuit de leurs noces dans la maison des parens de la femme ; le lendemain matin ils se rendent à celle du mari accompagnés de leur famille qui apporte des provisions pour un autre festin. Dans cette marche , la femme marche à peu de distance devant son mari , de manière qu'il ne la perde pas de vue. Cette coutume vient , dit-on , de ce qu'un homme ayant , en pareille occasion , marché le premier , sa femme lui fut enlevée sans qu'il s'en doutât. Un tel événement a pu se renouveler plus d'une fois dans un pays où les liens du mariage sont si relâchés. Le jour de la noce s'écoule ordinairement dans la bonne chère et dans la joie , et ceux à qui leurs facultés le permettent ne manquent pas d'appeler des danseurs et des musiciens. Les divertissemens et les chants se prolongent quelquefois jusqu'au jour.

La dot de la famille est toujours proportionnée aux facultés de ses parens , si les jeunes époux

ne sont pas en état de tenir leur ménage , ils vivent chez les parens de l'un ou de l'autre. Si après le mariage , ils trouvent qu'ils ne se conviennent pas , ils se séparent sans façon , et la femme remporte sa dot. Souvent hommes et femmes se marient , ou font divorce plusieurs fois , avant de trouver un époux ou une épouse avec qui ils se décident à passer le reste de leurs jours.

Les Chingulaises ont des manières plus engageantes que celles des femmes de l'Inde ; elles sont plus gracieuses ; leur grande propreté flatte infiniment les Européens , quoique ceux-ci aient de la peine à s'habituer à l'odeur de l'huile de coco.

De même que les autres habitans des pays chauds , les Chingulais aiment passionnément le bain ; ils se plongent dans l'eau plusieurs fois par jour. Souvent ils sont interrompus dans leur partie par l'approche des crocodiles. Pour se garantir de l'attaque de ces redoutables animaux , ils entourent d'une forte palissade , sur le bord d'une rivière ou d'un étang , un espace suffisant pour se baigner et s'exercer à nager.

Les Chingulais connaissent peu de jeux ; en général , il est difficile de trouver un peuple moins gai. On pense que leurs perpétuelles contestations avec les Portugais et les Hollandais ont , avec le gouvernement tyrannique du roi de Candy , con-



couru à les éloigner des plaisirs. Aucun d'eux ne cherche à apprendre les tours d'adresse pour lesquels les Hindous sont si fameux; les jongleurs que l'on rencontre à Ceylan y sont tous venus du continent.

La langue des Chingulais tire son origine du sanscrit. Elle est fort admirée de ceux qui la connaissent, dit M. Davy; elle est expressive, harmonieuse, variée; elle est très-régulière, quoique très-compiquée. M. Percival pense que la langue des habitans des Maldives est celle qui en approche le plus. On distingue dans l'idiome des Chingulais comme trois langues distinctes, l'une pour parler au roi, l'autre pour parler aux ministres de la religion, la troisième pour les usages ordinaires de la vie. Ce n'est pas tout encore, les Chingulais ayant des castes supérieures et inférieures, ont aussi une langue noble et une langue ignoble. La première s'emploie dans les écrits sur les objets sérieux, la seconde est réservée pour la conversation. Les habitans des territoires maritimes ne connaissent guère que ce dernier dialecte. C'est pourquoi, lorsqu'un étranger s'entretient avec un prêtre ou avec un chef par le canal d'un interprète, il arrive souvent que celui-ci s'excuse de ne rien dire, en observant que le langage est trop élevé pour qu'il l'entende.

Enfin la religion a une langue à elle; c'est le

pali, langue morte, dérivée du sanscrit auquel elle ressemble beaucoup. Les prêtres de l'empire barman et ceux de Siam l'emploient aussi.

L'étude de la langue est regardée comme la plus importante de toutes; on s'en occupe universellement dans l'intérieur de l'île. Beaucoup de Chingulais sont bons grammairiens. Tous les prêtres doivent savoir le pali; plusieurs savent le sanscrit. Le peuple sait assez généralement lire et écrire; mais cette instruction ne s'étend pas aux femmes; le petit nombre de celles qui la possèdent ne l'ont acquise que depuis leur mariage.

Les Chingulais ne connaissent pas l'imprimerie. Ils écrivent très-vite et très-proprement avec un poinçon de fer sur des morceaux de feuilles de talipot qui ont subi une préparation particulière. On fait ensuite paraître les caractères par un enduit d'une encre composée de gomme et de noir de fumée; leurs livres ressemblent à ceux des Barmans. La feuille de talipot qui sert de papier est fort durable sous le climat de Ceylan; tandis que le papier d'Europe y est promptement rongé par les vers, et que notre encre s'efface au bout de quelque temps.

Ils ont beaucoup de livres, leurs volumes sont très-gros; ces manuscrits sont bien moins chers que ne l'étaient ceux d'Europe avant l'imprimerie. Ils ont des ouvrages de théologie, de poésie, d'histoire,



de médecine et d'astrologie. Leur style est extrêmement figuré à la manière des orientaux, et si l'on en juge par les traductions, également pompeux et obscur. Ils font grand cas des tours de force dans l'art d'écrire, et leur admiration pour un ouvrage en ce genre croît avec les difficultés.

« J'ai ouï vanter un de leurs poèmes, dit M. Davy, pour un singulier mérite; c'était de pouvoir être lu du commencement à la fin, ou de la fin au commencement, de haut en bas ou de bas en haut, en donnant toujours un sens. Les savans font parade de leur érudition en multipliant dans leurs livres les citations de pali et de sanscrit. »

Presque tous les Chingulais sont poètes, ou du moins des versificateurs bons ou mauvais; ce n'est point l'amour qui inspire leur muse, c'est l'ambition de rang ou de fortune. Toute leur poésie est chantée, et ordinairement sur sept airs différens selon les sujets. Leur air favori se nomme *le trot du cheval* et imite en effet cette allure. Leur musique est extrêmement simple; ils la préfèrent à la nôtre. Ils ont sept instrumens grossiers, dont cinq tambourins de forme bizarre; une espèce de flageolet, et un violon informe à deux cordes. Ce dernier instrument ne se voit guère que dans les mains des aveugles qui vont de village en village. Les tambourins sont très-bruyans, on les emploie dans les cérémonies religieuses; le flageolet a un

son aigu qui rappelle celui de la cornemuse. L'un des tambourins est spécialement employé comme accompagnement de la poésie; on ne chante jamais de vers, sans faire entendre en même temps cet instrument; son bruit est en quelque sorte continuel dans les mains des grands, surtout le soir. Les Chingulais sont dans l'usage de s'endormir en écoutant des vers que l'on récite ou que l'on chante avec cet accompagnement monotone.

La religion des Chingulais est le bouddhisme. Ils croient à un être suprême créateur et souverain maître du ciel et de la terre, et à Bouddha sauveur des âmes. Bouddha est déjà venu quatre fois sur la terre; à sa dernière apparition il portait le nom de Goutama. Sa dernière disparition date de 543 ans avant notre ère; cette époque est une de celles d'après lesquelles les Chingulais calculent le temps. Bouddha n'a rien écrit; les uns disent que c'est 218 ans, les autres prétendent que c'est 400 ans après sa mort que ses doctrines ont été réunies en cinq ouvrages si volumineux que la vie d'un homme ne suffit pas à les étudier.

Candy renferme deux grands collèges ecclésiastiques, tous les prêtres de l'île appartiennent à l'un ou à l'autre de ces établissemens. Un enfant que ses parens destinent au sacerdoce, s'attache à un prêtre et le sert comme domestique pen-



dant trois ans ; le prêtre l'instruit. Au bout de ce temps le jeune homme revêt la robe jaune, on lui rase la tête et les sourcils ; on oint son corps de certaines huiles, il peut alors solliciter, à genoux, de son instituteur son admission dans la classe inférieure des prêtres. Si sa demande lui est accordée, il reste avec le même ecclésiastique jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Alors il subit un examen solennel devant vingt prêtres, il revêt la robe blanche, et reçoit la qualité d'*oupsampoda* ; on le promène sur un éléphant, ou sur un cheval en grande pompe dans les rues de Candy. Chaque temple a au moins un et quelquefois jusqu'à trente prêtres qui y sont attachés toute leur vie. Ils gardent le célibat, et vivent des dons de la charité ou de la piété des fidèles. Chaque village a au moins un temple avec une maison pour le prêtre qui le dessert. On voit dans ces édifices l'image de Bouddha et des génies protecteurs. Ils sont presque toujours placés près des rivières, dans des lieux pittoresques, à l'ombre de grands arbres : ils sont tenus très-proprement, et souvent ornés avec magnificence.

Les prêtres doivent s'abstenir de neuf choses : tuer des animaux, posséder des richesses, avoir commerce avec les femmes, parler inutilement, s'enivrer, manger le soir, coucher sur un lit élevé, chanter et danser, accepter de l'or et de l'argent,

porter des fleurs et user de parfums. Les choses que le prêtre doit plus particulièrement observer sont les suivantes : montrer le même respect aux images et aux reliques de Bouddha qu'à lui-même s'il était vivant, vénérer les livres de la religion, honorer les prêtres plus âgés que lui comme des pères.

Au soleil levant, à midi et au soleil couchant, les prêtres rendent leur adoration aux images de Bouddha ; ils déposent des fleurs sur l'autel, répètent des prières, et se prosternent en observant des cérémonies minutieuses. Ils brûlent de l'encens, et font des aspersions d'eau parfumée. On offre des fleurs aux livres sacrés tout comme aux images ; le respect pour ces livres est si grand, qu'un prêtre n'oserait y toucher avant de les avoir salués. Tout prêtre se prosterne devant son supérieur d'âge, et lui demande sa bénédiction, que celui-ci lui donne en joignant les mains.

Tous les quinze jours, les prêtres s'assemblent pour entendre lire par leur chef la règle de leurs devoirs. Avant de commencer la lecture, le prêtre exhorte à s'éloigner ceux qui se sentent coupables de quelque gros péché : quant aux fautes légères, ils peuvent en obtenir le pardon en les avouant. Une fois chaque année les prêtres subissent un examen rigoureux et écoutent un sermon sur leurs obligations.



Pendant les trois mois de la saison des pluies, les prêtres ne peuvent pas être plus de six jours absents de chez eux, parce qu'il est regardé comme inconvenant pour un prêtre de se montrer avec des vêtemens mouillés. Quelques-uns d'entre eux ne profèrent pas une parole pendant ces trois mois : durant tout ce temps, le peuple les nourrit et leur donne ensuite des habits neufs, ce période d'épreuve se termine par une prédication solennelle. Tous les habitans d'un canton se réunissent; deux prêtres, vêtus de leurs robes de cérémonie, montent chacun dans une chaire élevée. L'un fait la lecture des livres saints, l'autre les explique, en recommandant à ses auditeurs d'être pieux et justes, à conserver la pureté, à châtier leurs pensées comme leurs actions, enfin à dompter leurs passions en prêchant pour exemple Bouddha, afin d'obtenir la même récompense.

Les jours plus particulièrement consacrés à la prière dans les temples sont le mercredi et le samedi; les malades ou ceux qui souffrent y viennent tous les jours. Au mois de juin ou de juillet, de grandes fêtes se célèbrent au renouvellement de la lune, appelée perahor. Le concours du peuple dans les temples est fort grand. La fête devrait être chômée pendant quatre jours; cependant le peuple travaille comme à l'ordinaire. A la pleine lune du mois de novembre, on célèbre une autre

fête pendant la nuit; le peuple donne alors de l'huile pour éclairer les temples tant que dure la solennité.

Les prêtres sont très-respectés; personne, pas même les plus grands personnages, n'osent s'asseoir en leur présence; chacun, quel que soit son rang, s'incline à leur passage. Lorsqu'ils sortent, on porte devant eux la portion la plus large d'une feuille de talipot.

Leur conduite est exemplaire. On en attribue la cause à la liberté qu'ils ont de renoncer au sacerdoce lorsqu'ils ne se sentent pas la force de se conformer aux obligations sévères qu'il leur impose.

Du reste, les prêtres chingulais sont dispensateurs d'une science qui consiste plus en paroles qu'en choses substantielles. Leur mémoire est plus exercée que leur jugement, et ils n'emploient leurs facultés de raisonner que pour des subtilités. C'est surtout sous le rapport de l'instruction morale, et de la manière dont ils dirigent la conduite du peuple que ces prêtres méritent des éloges : M. Davy avoue, qu'à cet égard, il n'a jamais entendu dire qu'on pût leur adresser aucun reproche. Ils sont une exception frappante aux prêtres païens de tous les siècles. Le peuple, en général, ne reçoit pas la connaissance des mystères de la religion. On se borne à lui enseigner ce qu'il doit



croire et ce qu'il doit faire. Il doit adorer Bouddha et le reconnaître comme parfaitement sage ; il doit avoir foi à sa doctrine , et la regarder comme le moyen de faire son salut , c'est-à-dire de parvenir au nimbané ou paradis ; enfin il doit croire que les prêtres de Bouddha sont ses vrais guides vers le bonheur.

Le peuple combine son adoration avec ses offrandes. Celles-ci consistent en fleurs que le prêtre officiant arrange devant l'image de Bouddha , tandis que le fidèle prosterné garde le silence , ou récite la profession de foi. Les femmes sont , en général , plus exactes que les hommes à s'acquitter des pratiques de la religion.

Les prêtres recommandent au peuple de faire l'aumône , de méditer sur l'incertitude des choses de cette vie terrestre , de vivre d'une manière profitable aux autres et à soi-même , d'aimer son prochain comme soi-même. La pureté de la morale du bouddhisme est très-remarquable. Les prêtres se plaignent fréquemment de l'inefficacité de leurs sermons sur la conduite du peuple ; au lieu d'employer tous leurs efforts pour qu'ils produisent l'effet qu'ils en espéraient en les prononçant , ils expliquent la corruption du siècle par une sorte de fatalité : ils disent que le monde dégénère et que les progrès du vice sont effrayans. D'ailleurs , cette morale excellente est associée à un

système religieux monstrueux et absurde qui n'offre rien de consolant , rien de propre à élever l'âme , et dans lequel règne une grossière superstition.

Les génies protecteurs de l'île et les dieux protecteurs de la religion nationale sont adorés comme Bouddha. On demande à celui-ci des grâces dans le monde futur , on conjure ceux-là d'écarter les misères de l'existence actuelle : or , comme les besoins , les intérêts , les passions du moment ont beaucoup plus d'empire sur les hommes que les considérations d'un avenir incertain et éloigné , ces divinités subalternes reçoivent plus d'hommages que Bouddha lui-même. Ces dieux ont leurs prêtres , nommés kapouralès ; ceux-ci ne sont pas formés comme les oupasampoda par une instruction particulière ; ils appartiennent à une caste déterminée , et doivent être de mœurs pures. Katragam est le plus redouté de ces dieux inférieurs. Son temple , situé dans la partie orientale de l'île , est fréquenté par les pèlerins qui viennent du continent de l'Inde. M. Davy ne put jamais déterminer un peintre du pays à dessiner la figure de l'idole de Katragam ; il paraît que personne n'ose la regarder en face. Ce même dieu a une quantité de noms différens , et , en général , ces divinités subalternes sont désignées par des dénominations diverses , d'autant